

Décharge

André Caron

Numéro 205, novembre–décembre 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/48949ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Caron, A. (1999). Compte rendu de [*Décharge*]. *Séquences*, (205), 17–17.

Décharge



Pierre Brassard

Gagnant du prix pour le meilleur court métrage canadien au Toronto International Film Festival, *Décharge* a été présenté à l'ouverture du Festival de Vancouver, et au Festival du nouveau Cinéma et des nouveaux Médias de Montréal. Le parcours de ce film de Patrick Demers, produit avec toute l'équipe de la maison de production Quatre par Quatre, alias le *Freestyle Crew*, est exceptionnel.

Un effet cinématographique saisissant, des acteurs — Sonia Vigneault et Pierre Gendron qui ont une présence remarquable, Pierre Brassard, ex-Bleu Poudre, dans son premier rôle dramatique au cinéma —, un montage et une musique qui nous transportent. En arrivant à leur chalet un couple découvre un visiteur inattendu. Un film moderne, une situation de crise, mais un récit plutôt mystifiant qui ne donne pas tous les éléments pour vraiment comprendre et ressentir le drame qui est amorcé.

Mais, il faut dire que le film a été tourné en une seule fin de semaine, sans budget et sans véritable scénario, juste quelques lignes directrices auxquelles les comédiens et l'équipe avaient toute la liberté d'ajouter leur grain de sel. Puis, pendant trois mois de montage, Sophie Leblond a reconstruit tout le récit et y a ajouté sa participation. Avant tout, ce film est un projet collectif et un exercice de style vidéo, né de la volonté de tourner quelque chose en attendant que les projets de longs métrages aboutissent. Ce petit projet n'a pas cessé de faire boule de neige et d'attirer toujours d'autres collaborateurs à toutes les étapes de la production, pour la musique, etc., jusqu'au tirage d'une copie 35mm sous-titrée. Cette aventure questionne la liberté de création, il est inévitable que dans ce contexte plusieurs scènes manquent de clarté. La caméra cherche même littéralement parfois à faire la mise au point pendant le tournage d'une scène, les auteurs s'en servent tout de même au montage et arrivent à compenser largement ces défauts techniques en créant un univers d'impressions fortes accentuées par une maîtrise parfaite du langage cinématographique. ■

Trois films IMAX au FFM



The Old Man and the Sea

Cette année, le Festival des films du monde nous a offert un beau cadeau: trois courts métrages IMAX pour le prix d'un. Voilà un événement rare et louable qu'il faut souligner (d'autant plus que deux de ces films sont repris au cinéma IMAX du Vieux-Port). Il s'agissait en plus d'une primeur mondiale: *The Old Man and the Sea*, premier film d'animation tourné dans ce format géant, précédé par *Hemingway: a Portrait*. Une coproduction sino-japonaise, *Chang Jiang — The Great River of China*, complétait la soirée.

Disons-le sans ambages: *The old Man and the Sea* foudroie par son extraordinaire maîtrise technique. Le cinéaste d'animation Alexander Petrov a dessiné, avec ses doigts, en apposant de la peinture à l'huile sur des plaques de verre, les vingt-neuf mille images qui composent ce film de vingt minutes. Sur cet immense canevas de l'écran IMAX (dix-huit mètres par vingt-quatre), on s'attendrait à repérer des imperfections, mais il n'en est rien. Le résultat envoûte autant qu'il impressionne. Certains moments confinent même au sublime et l'invention visuelle est constamment renouvelée. L'esprit du roman de Hemingway imprègne chacune des images et l'environnement sonore transporte le spectateur dans une intense extase sensorielle.

Hemingway: a Portrait, un court métrage de dix-huit minutes, s'avère un intéressant compagnon au film d'animation, puisqu'il introduit le spectateur à l'univers du romancier américain. Reprenant un procédé inspiré de l'ouverture de *Citizen Kane*, le documentaire se transforme en essai impressionniste qui offre une collection de vignettes sur les épisodes marquants de la vie mouvementée de Hemingway. La scène de la corrida en Espagne est particulièrement saisissante. Rarement les spectateurs auront été saisis d'un sentiment de terreur aussi intense à la vue d'un taureau qui fonce directement vers la caméra! Il s'agit donc d'une bonne réflexion sur une forme de machisme et de virilité aujourd'hui surannée.

Quant au film sino-japonais, on peut parler de quarante-trois minutes de propagande cherchant à montrer l'immensité et la diversité de la Chine à travers le survol du grand fleuve bleu, le Chang Jiang (ou Yang-Tseu-Kiang). Mal réalisé, effrontément réducteur, visuellement pauvre malgré la richesse du paysage et carrément mensonger face aux conséquences écologiques du futur barrage électrique, ce guide touristique nous ramène au primitivisme désuet des premières boucles de Thomas Edison, qui envoyait ses caméramen tourner les montagnes du Colorado, le Grand Canyon ou le Klondike. Ce film n'avait donc rien à faire dans un festival qui se respecte. Mais, tout de même, deux bons films sur trois, ce n'est déjà pas si mal. ■

André Caron